



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



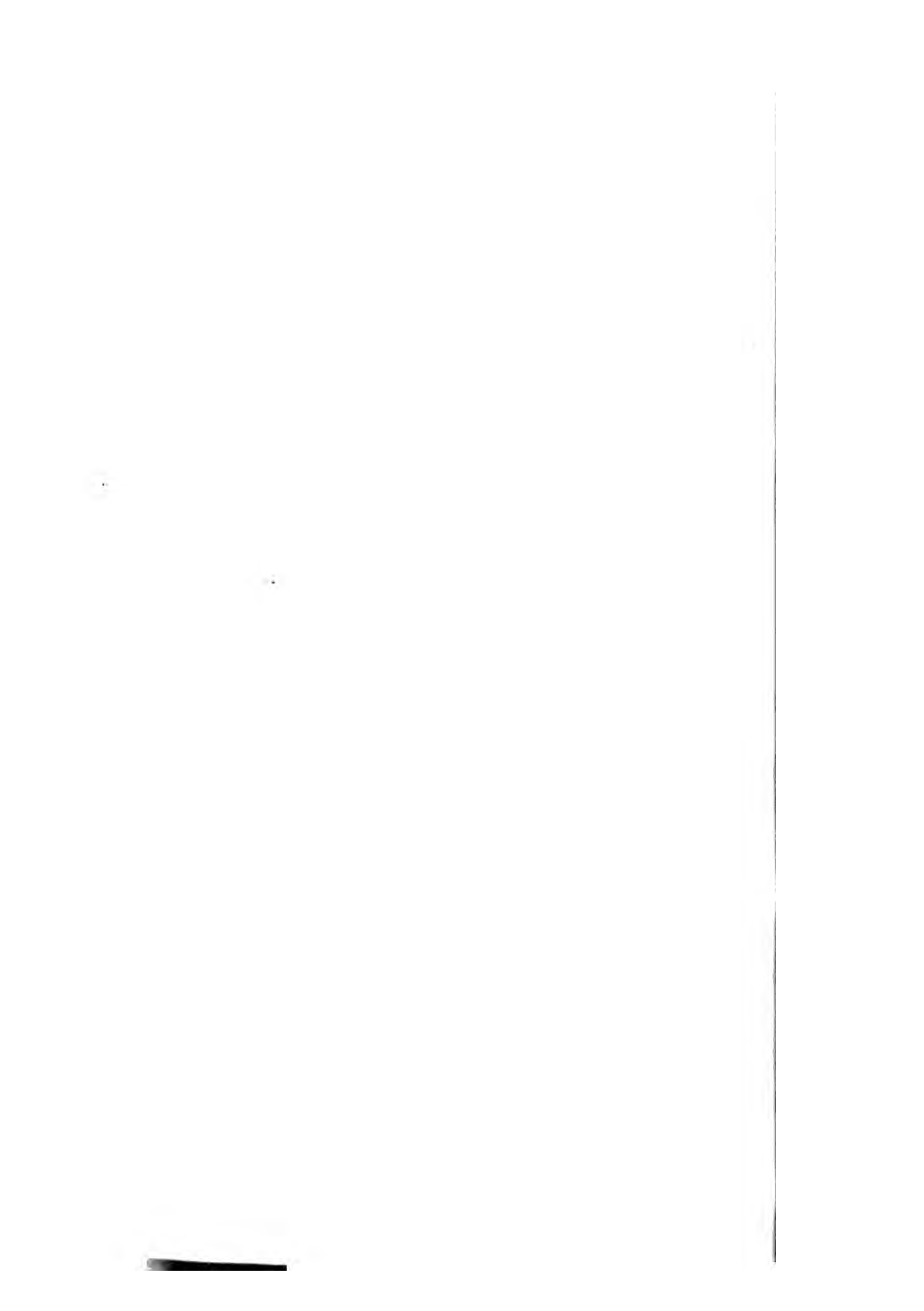
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

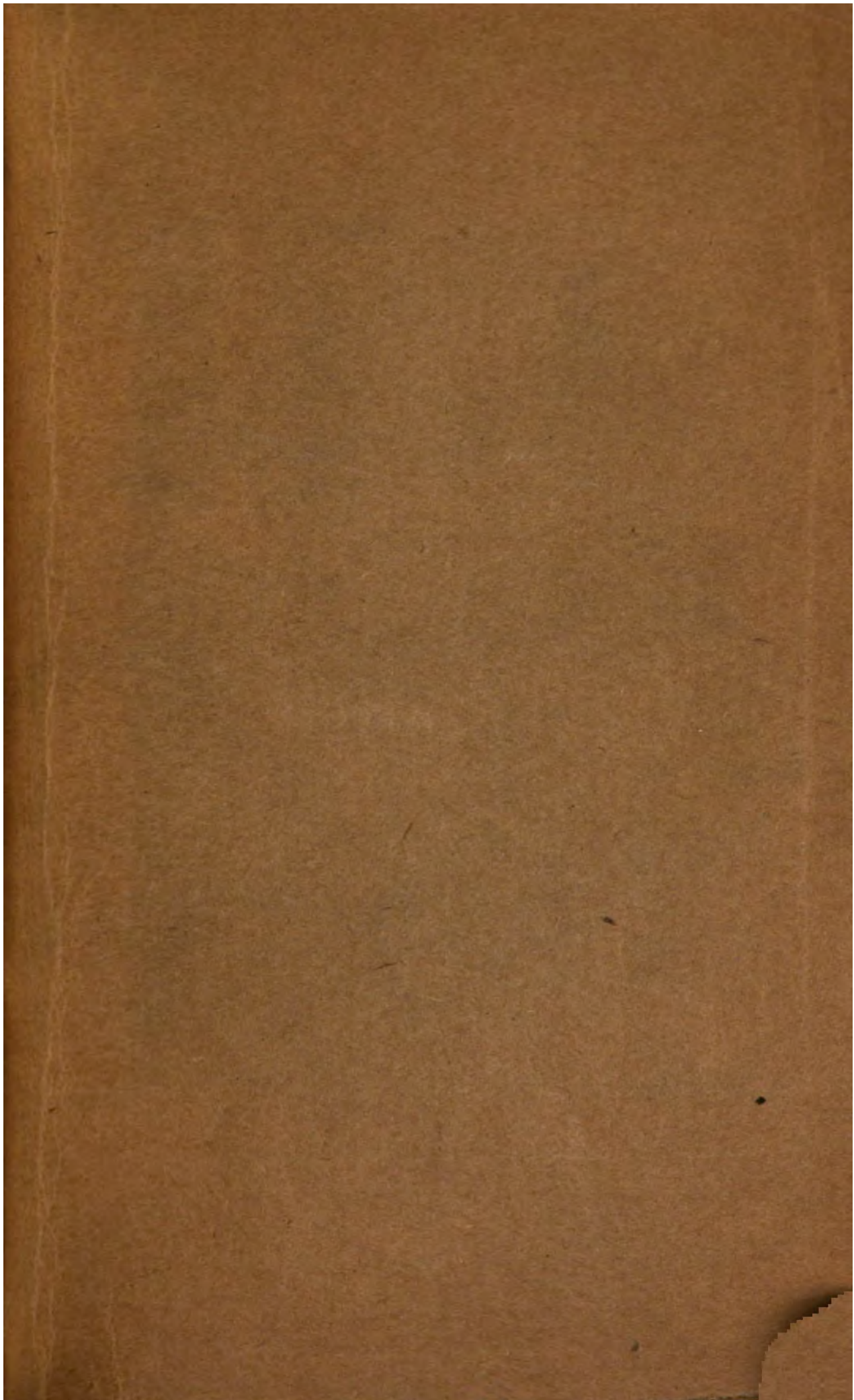


Theodore Besterman gift

V3.D9.1754







Date Dec 17/52

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM



Theodore Besterman gift

V3. D9.1754

Besterman 1973/25

C

P_o

Re

LE DUC
DE FOIX,
TRAGÉDIE
Par Mr DE VOLTAIRE.

Représentée à Bruxelles pour la première fois
le 29. Novembre 1753. par les Comédiens
Français sous les ordres de S. A. R.



A PARIS,

Chez LAMBERT, Libraire, rue à côté de la
Comédie Française, au Parnasse.

(*Et se vend,*)

A BRUXELLES, chez JEAN JOSEPH
BOUCHERIE, Imprimeur-Libraire rue
de l'Empereur.

M. D. C. C. L. I. V.



A C T E U R S.

LE DUC DE FOIX,

AMELIE,

VAMIR, Frere du Duc de Foix,

LISOIS,

TAISE, Confidente d'Amélie,

Un Officier du Duc de Foix,

EMAR, Confident de Vamir,

*La Scene dans le Palais du
Duc de Foix.*



LE DUC
DE FOIX,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMELIE, LISOIS.

LISOIS.



OUFFREZ qu'en arrivant dans
ce séjour d'allarmes,
Je dérobe un moment au tumulte
des armes.

Le grand cœur d'Amelie est du
parti des Rois,

Contre eux, vous le savez, je fers le Duc de Foix,
Ou plutôt je combats ce redoutable Maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépositaire
En subjuguant l'État en soutient sa splendeur,
Et de Thiéri son maître ose être protecteur.

4 **LE DUC DE FOIX,**
Le Duc de Foix ici vous tient sous sa puissance,
J'ai de sa passion prévu la violence,
Et sur lui, sur moi-même & sur votre intérêt
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.
Écoutez-moi, Madame, & vous pourrez connaître
L'ame d'un vrai soldat digne de vous peut-être.

A M E L I E.

Je sai quel est Lisois : sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité,
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans
peine.

L I S O I S.

Sachez que si dans Foix mon zèle me ramene,
Si de ce Prince altier j'ai suivi les drapeaux,
Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui le soumet au Maure & l'enleve à la France.
Mais dans ces tems affreux de discorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce Héros mon ame prévenue
Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue,
Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
De ses emportemens l'indisctète chaleur,
Je vois que de ses sens l'impétueuse yvresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse,
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec soin
Trop souvent me l'arrache & l'emporte trop loin.
Mais il a des vertus qui rachètent ses vices :
Eh ! qui saurait, Madame, où placer ses services,
S'il ne nous faloit suivre & ne chérir jamais
Que des cœurs sans foiblesse, & des Princes
parfaits ?

Tout le mien est à lui, mais enfin cette épée
Dans le sang des Français à regret s'est trempée.
Je voudrais à l'Etat rendre le Duc de Foix.

A M E L I E.

Seigneur, qui le peut mieux, que le sage Lisois ?

Si ce Prince égaré chérit encor sa gloire,
C'est à vous de parler, & c'est vous qu'il doit croire
Dans quel affreux parti s'est il précipité!

L I S O I S.

Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
J'ai souvent de son cœur aigrissant les blessures
Revolté sa fierté par des vérités dures ;
Vous seule à votre Roi le pourriez rapeler,
Et c'est de quoi sur tout je cherche à vous parler.
Dans des tems plus heureux j'osai, belle Amelie,
Consacrer à vos loix le reste de ma vie ;
Je crus que vous pouviez approuvant mon dessein,
Accepter sans mépris mon hommage & ma main,
Mais à d'autres destins je vous vois réservée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorsque le sort jaloux portoit ailleurs mes pas,
Cet heureux Duc de Foix vous sauva de leurs bras.
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire ;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire ;
Il est Prince, il est jeune ; il est votre vangeur,
Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur,
La justice & l'amour vous pressent de vous rendre.
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.
Je me tais cependant s'il faut vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer ;
Je céderai à peine aux enfans des Rois même,
Mais ce Prince est mon chef, il me chérit, je l'aime.
Lisois ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le Prince, & cède à son ami.
Je fais plus, de mes sens maitrisant la foiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
Vous montrer votre gloire & ce que vous devez
Au Héros qui vous sert, & par qui vous vivez ;
Je verrai d'un œil sec, & d'un cœur sans envie
Cet Himen qui pouvoit empoisonner ma vie,
Je réunis pour vous mon service & mes vœux,

6 LE DUC DE FOIX,

Ce bras qui fut à lui, combattra pour tous deux,
Voilà mes sentimens : Si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne & sur tout la patrie.
Songez que si l'Himen vous range sous sa loi,
Si le Prince est à vous, il est à votre Roi.

A M E L I E.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous con-
temple !

Que vous donnez au monde un rare & grand
exemple ,

Quoi ce cœur (je le crois sans feinte & sans
détour)

Connoit l'amitié seule & fait braver l'amour !

Il faut vous admirer quand on fait vous connaître,

Vous servez votre ami, vous servirez mon Maître :

Un cœur si généreux doit penser comme moi,

Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur Roi.

Eh bien, de vos vertus je demande une grace.

L I S O I S.

Vos ordres sont sacrés, que faut-il que je fasse ?

A M E L I E.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang dont un grand Prince a daigné me flatter,
Je ne me cache point combien son choix m'hon-
nore ,

J'en vois toute la gloire, & quand je songe encore

Qu'avant qu'il fut épris de ce funeste amour,

Il daigna me sauver & l'honneur & le jour,

Tout ennemi qu'il est de son Roi légitime,

Tout allié du Maure, & protecteur du crime,

Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,

Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.

Mais malgré son service & ma reconnaissance

Il faut par des refus répondre à sa constance,

Sa passion m'afflige, il est dur à mon cœur,
 Pour prix de ses bontés, de causer son malheur;
 Non, Seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
 Qui pouroit mieux que vous gouverner son
 courage?

Est-ce à ma foible voix d'annoncer son devoir?
 Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
 Quel appareil affreux! quel tems pour l'Himénée!
 Des armes de mon Roi la ville environnée
 N'attend que des assauts, ne voit que des combats,
 Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas;
 Armé contre mon Maître, armé contre son frere?
 Que de raisons! ... Seigneur, c'est en vous que
 j'espère.

Pardonnez ... achevez vos desseins généreux,
 Qu'il me rende à mon Roi, c'est tout ce que je veux.
 Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire,
 Vous devez sur son cœur avoir pris quelque empire,
 Un esprit mâle & ferme, un ami respecté
 Fait parler le devoir avec autorité,
 Ses conseils sont des Loix.

L I S O I S.

Il en est peu, Madame,
 Contre les passions qui subjuguent son ame,
 Et son emportement a droit de m'allarmer.
 Le Prince est soupçonneux, & j'osai vous aimer,
 Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire
 Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire,
 Laissez-moi ménager son esprit ombrageux
 Je crains d'effaroucher ses feux impétueux,
 Je fais à quels excès irait sa jalousie,
 Quel poison mes discours répandroient sur sa vie,
 Je vous perdrais peut-être, & mes soins dangereux,
 Madame, avec un mot feroient trois malheureux.
 Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
 Pesez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire,
 Moi, libre entre vous deux souffrez que dès ce jour,
 Oubliant à jamais le langage d'amour,

3 LE DUC DE FOIX,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur sort & vos vœux & la flâme;
Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir,
Et ce n'est qu'aux combats que je le dois servir:
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame, & puisqu'enfin la France vous est chère,
Rendez-lui ce Héros qui seroit son appui,
Je vous laisse y penser, & je cours près de lui.

SCENE II.

AMELIE, TAISE.

AMELIE.

AH! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance,
Taise, & cet Himen est un crime à mes yeux.

TAISE.

Quoi le Prince à ce point vous seroit odieux ?
Quoi ! dans ces tristes tems de ligues & de haines
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfans des Rois sont divisés entr'eux,
Vous qu'un astre plus doux sembloit avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,
Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur
Aux soupirs d'un Héros qui fut votre vengeur ?
Vous sçavez que ce Prince au rang de ses ancêtres
Compte les premiers Rois que la France eut
pour Maîtres,
D'un puissant appanage il est né souverain,
Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main,
Ce rang à qui tout cède & pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos
pieds,

TRAGÉDIE.

Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés?

A M E L I E.

Quoi, pour m'avoir sauvée il faudra qu'il m'opprime!
De son fatal secours je serai la victime;
Je lui dois tout sans doute, & c'est pour mon
malheur.

T A I S E.

C'est être trop injuste.

A M E L I E.

Eh bien connois mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie;
Je mets entre tes mains le secret de ma vie,
De ta foi désormais c'est trop me défier,
Et je me livre à toi pour me justifier;
Vois combien mon devoir à ses vœux est contraire
Mon cœur n'est point à moi, ce cœur est à son frere.

T A I S E.

Quoi! Ce vaillant Vamir?

A M E L I E.

Nos sermens mutuels
Dévançaient les sermens réservés aux Autels,
J'attendais dans Leucate en secret retirée,
Qu'il y vint dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels inondant nos déserts,
Sous mes toits embrasés me changerent de fers;
Le Duc est l'allié de ce peuple indomptable;
Il me sauva Taïse, & c'est ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant seront-ils réservés?
Jours tristes, jours affreux qu'un autre a conservés.

T A I S E.

Pourquoi donc avec lui vous obstinant à feindre,
Nourir en lui des feux qu'il vous faudroit éteindre?
Il eut pû respecter ces saints engagements,
Vous eussiez mis un frein à ses emportemens.

A M E L I E.

Je ne le puis, le Ciel pour combler mes misères,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux freres.

Vamir toujours fidèle à son Maître, à nos lois,
 A contre un revolté vengé l'honneur des Rois.
 De son rival altier tu vois la violence;
 J'oppose à ses fureurs un douloureux silence;
 Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux
 Vamir a prévenu ses desseins amoureux:
 S'il en étoit instruit sa jalousie affreuse
 Le rendrait plus à craindre & moi plus mal-
 heureuse.

C'en est trop, il est tems de quitter ses Etats,
 Fuyons des ennemis; mon Roi me tend les bras.
 Ces prisonniers, Taïse, à qui le sang te lie,
 De ces murs en secret méditent leur sortie,
 Ils pourront me conduire, ils pourront m'escorter,
 Il n'est point de péril que je n'ose affronter.
 Je hasarderai tout pourvû qu'on me délivre
 De la prison illustre où je ne sçaurois vivre.

T A I S E.

Madame, il vient à vous.

A M E L I E.

Je ne puis lui parler,
 Il verroit trop mes pleurs toujours prêts à couler.
 Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite;

S C E N E III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC à Taïse.

EST-ce elle qui m'échappe, est-ce elle qui
 m'évite?

Taïse demeurez; vous connoissez trop bien
 Les transports douloureux d'un cœur tel que le
 mien,

Vous savez si je l'aime & si je l'ai servie,

Si j'attends d'un regard le destin de ma vie ;
 Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
 Jusqu'à porter ma flâme au dernier désespoir.
 Je hais ces vains respects , cette reconnoissance
 Que sa froideur timide oppose à ma constance ;
 Le plus léger délai m'est un cruel refus ,
 Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
 C'est en vain qu'à la France , à son maître fidèle ,
 Elle étale à mes yeux le faste de son zèle ;
 Il est tems que tout cède à mon amour , à moi ,
 Qu'elle trouve en moi seul sa patrie & son Roi ;
 Elle me doit la vie & jusqu'à l'honneur même ;
 Et moi je lui dois tout puisque c'est moi qui l'aime ,
 Unis par tant de droits c'est trop nous séparer ,
 L'autel est prêt , j'y cours , allez l'y préparer.

SCÈNE IV.

LE DUC , LISOIS.

LISOIS.

SEigneur , songez-vous bien que de cette journée
 Peut-être de l'État dépend la destinée ?

LE DUC.

Oui , vous me verrez vaincre ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançoit & n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre , & je vais le combattre.
 Crois-tu que ma foiblesse ait pû jamais m'abattre !



Penses-tu que l'amour mon tyran, mon vainqueur,
 De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur ?
 Si l'ingrante me hait, je veux qu'elle m'admire ;
 Elle a sur moi sans doute un souverain empire,
 Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu,
 Ah, trop sévère ami que me reproches-tu ?
 Non ne me juge point avec tant d'injustice,
 Est-il quelque Français que l'amour avilisse ?
 Amants, aimés, heureux, ils vont tous aux
 combats,

Et du sein du bonheur ils volent au trépas.
 Je mourrai digne au moins de l'ingrante que j'aime.

L I S O I S.

Que mon Prince plutôt soit digne de lui-même.
 Le salut de l'Etat m'occupoit en ce jour,
 Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour !
 Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée,
 Déjà de tous côtés la nouvelle est semée
 Que Vamir votre frere est armé contre nous.
 Je fais que de long-tems il s'éloigna de vous ;
 Vamir ne m'est connu que par la renommée ;
 Mais si par le devoir, par la gloire animée,
 Son ame écoute encor ces premiers sentimens
 Qui l'attachoient à vous dans la fleur de vos ans,
 Il peut vous ménager une paix nécessaire.
 Et mes soins

L E D U C.

Moi, de voir quelque chose à mon frere !
 Près de mes ennemis mandier sa faveur ?
 Pour le haïr sans doute, il en coute à mon cœur.
 Je n'ai point oublié notre amitié passée ;
 Mais puisque ma fortune est par lui traversée,
 Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,
 Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un Roi.
 Je ne veux rien de lui.

L I S O I S.

Votre fière constance

D'un Monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel Monarque ? un fantôme , un Prince efféminé ,
Indigne de la race , esclave couronné ,
Sur un trône avili soumis aux loix d'un Maire ?
De Pepin son tyran je crains peu la colere ;
Je déteste un sujet qui croit m'intimider ,
Et je méprise un Roi qui n'ose commander.
Puisqu'il laisse usurper la grandeur souveraine
Dans mes Etats au moins je soutiendrai la mienne.
Ce cœur est trop altier pour adorer les loix
De ce Maire insolent , l'oppresseur de ses Rois ,
Et Clovis que je compte au rang de mes ancêtres,
M'aprit point à ses fils à ramper sous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger ,
Et tyran pour tyran j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïssez un Maire & votre haine est juste ;
Mais ils ont des Français sauvé l'Empire auguste ,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer ;
Cette triste alliance a de quoi m'allarmer ;
Nous préparons peut-être un avenir horrible ,
L'exemple de l'Espagne est honteux & terrible ;
Ces brigans Africains sont des tyrans nouveaux
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.
Ne vaudroit-il pas mieux fléchir avec prudence ?

LE DUC.

Non je ne peux jamais implorer qui m'offense.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop long-tems

LE DUC.

Mes premiers intérêts sont mes ressentimens.

L I S O I S.

Ah ! vous écoutez trop l'amour & la colère.

L E D U C.

Je le fai, je ne peux fléchir mon caractère.

L I S O I S.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas,
 Mais en vous condamnant je suivrai tous vos pas.
 Il faut à son ami montrer son injustice,
 L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice ;
 Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux.
 Vous y voulez tomber, & j'y cours avec vous.

L E D U C.

Ami, que m'as-tu dit ?

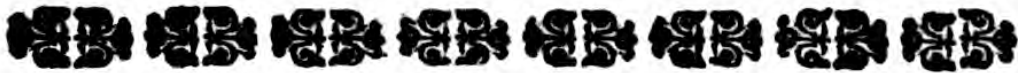
L I S O I S.

Ce que j'ai dû vous dire ;
 Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
 Quel parti prendrez-vous ?

L E D U C.

Quand mes brulans desirs
 Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs,
 Quand l'ingrate Amélie à son devoir rendue
 Aura remis la paix dans cette ame éperdue,
 Alors j'écouterai tes conseils généreux.
 Mais jusqu'à ce moment fai-je ce que je veux ?
 Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,
 Ont sur tous les objets répandu des nuages.
 Puis-je prendre un parti, puis-je avoir un dessein ?
 Allons près du tyran qui seul fait mon destin.
 Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,
 Et nous déciderons du sort de la patrie.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE FOIX (*seul.*)

OSERA-T-ELLE encor refuser de me voir ?
 Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir ?
 Ah ! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
 Ame superbe & foible ! esclave volontaire,
 Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil ;
 Voir tes jours dépendans d'un mot & d'un coup
 d'œil !

Lâche, consume-les dans l'éternel passage,
 Du dépit aux respects & des pleurs à la rage !
 Pour la dernière fois, je prétends lui parler.
 Allons

SCÈNE II.

LE DUC, AMÉLIE, & TAÏSE

(*dans le fonds.*)

AMÉLIE.

J'Espere encor, & tout me fait trembler.
 Vamir tenteroit-il une telle entreprise ?

Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je, Taïse ?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas ;

Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent
pas ;

Quoi ! vous les détournez ? Quoi ! vous voulez
encore

Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore ,
Et de la tyrannie exerçant le pouvoir ,
Nourrir votre fierté de mon vain désespoir ?
C'est à ma triste vie ajouter trop d'allarmes ,
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes ,
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront ,
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front ,
Si votre incertitude allarmant mes tendresses ,
Peut encor démentir la foi de vos promesses.

A M E L I E.

Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi,
Et la reconnoissance est tout ce que je doi.

L E D U C.

Quoi ? lorsque de ma main je vous offrais l'hom-
mage ?

A M E L I E.

D'un si noble présent j'ai vû tout l'avantage ;
Et sans chercher ce rang qui ne m'étoit pas dû ,
Par des justes respects je vous ai répondu ,
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattoit sur moi d'un empire suprême,
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux
Présenté par vos mains éblouiroit mes yeux ;
Vous vous trompiez ; il faut rompre enfin le silence :
Je vais vous offenser ; je me fais violence ;
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.
Votre sang est auguste , & le mien est sans crime ,
Il coula pour l'Etat que l'étranger opprime ,
Cominge, mon ayeul, dans mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ,
Et

Et sa fille jamais n'acceptera pour maître,
L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puisse
être.

Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcés;

L E D U C.

Je suis, je l'avouerai, surpris de ce langage;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
Vous avez fait, Madame, une secrète étude
Du mépris, de l'insulte, & de l'ingratitude;
Et votre cœur enfin lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour l'Etat, & tant de politique;
Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous
bien?

Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
M'osez-vous reprocher une heureuse alliance
Qui fait ma sûreté, qui soutient ma puissance;
Sans qui vous géiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû, l'honneur, la liberté?
Est-ce donc-là le prix de vous avoir servie;

A M E L I E.

Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;
Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer?
Me les conserviez-vous pour les tyranniser?

L E D U C.

Je deviendrai tyran, mais moins que vous,
cruelle;
Mes yeux lisent trop bien dans votre ame re-
belle;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos rai-
sons,
Je vois mon deshonneur, je vois vos trahi-
sons,

B



Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
 Redoutez mon amour, tremblez de ma colère :
 C'est lui seul désormais que mon bras va chercher,
 De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher ;
 Et, si dans les horreurs du sort qui nous accable,
 De quelque joie encor ma fureur est capable,
 Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

A M E L I E.

Non, Seigneur, la raison sçaura vous éclairer ;
 Non, votre ame est trop noble elle est trop élevée
 Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée :
 Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
 Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
 Sçachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
 Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
 Je vous plains, vous pardonne, & veux vous
 respecter ;

Je vous ferai rougir de me persécuter ;
 Et je conserverai, malgré votre menace,
 Une ame sans courroux, sans crainte, sans
 audace.

L E D U C.

Arrêtez ; pardonnez aux transports égarés,
 Aux fureurs d'un Amant que vous désespérés ;
 Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence,
 D'une Cour qui me hait embrasse la défense,
 Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi.
 Et de mon sort enfin disposer malgré moi ;
 Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant
 d'allarmes,

Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
 Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer ;
 Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger ?
 Aimez : il suffira d'un mot de votre bouche.

A M E L I E.

Je ne vous cache point que du soin qui me
 touche

A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis;
 Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
 Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient,
 Vous les faites couler; que vos mains les essuient:
 Devenez assez grand pour apprendre à dompter
 Des feux, que mon devoir me force à rejeter.
 Laissez-moi toute entière à la reconnaissance.

LE DUC.

Ainsi le seul Lisois à votre confiance:
 Mon outrage est connu, je sçai vos sentimens.

AMELIE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le
 tems;
 Mais vous n'aurez jamais le droit de les con-
 traindre,
 Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
 Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui:
 Imitiez sa grande ame, & pensez comme lui.

SCENE III.

LE DUC (*seul.*)

EH bien! c'en est donc fait, l'ingrate, la
 parjure,
 A mes yeux sans rougir étalé mon injure;
 De tant de trahisons, l'abîme est découvert.
 Je n'avois qu'un ami: c'est lui seul qui me perd!
 Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
 Toi, qui me consolais des malheurs de ma vie,
 Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
 Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu,
 Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour
 même;

LE DUC DE FOIX,
 Et maintenant pour prix de mon erreur extrême ;
 Détrompé des faux biens trop faits pour me
 charmer,
 Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
 Le voilà cet ingrat, qui fier de son parjure,
 Vient encor de les mains déchirer ma blessure.

S C E N E IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A Vos ordres, Seigneur, vous me voyez
 rendu !

D'où vient sur votre front ce chagrin répandu ?
 Votre ame aux passions long-tems abandonnée,
 A-t-elle en liberté peîé sa destinée.

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtés ?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
 De sentir mon malheur & d'apprendre à connaître.
 La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

LISOIS.

Comment ?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop entre nous.

Ce traître, quel est-il ?

LE DUC.

Me le demandez-vous ?

De l'affront inoui qui vient de me confondre,
 Quel autre était instruit, quel autre en doit
 répondre ?

Je sçai trop qu'Amelie ici vous a parlé,
 En vous nommant à moi, l'infidelle à tremblé ;
 Vous affectez sur elle un odieux silence,
 Interprête muet de votre intelligence.
 Je ne sçai qui des deux je dois plus détester ?

L I S O I S.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter ?

L E D U C.

Je le veux.

L I S O I S.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?
 M'estimez-vous encor, & pouvez-vous me croire ?

L E D U C.

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux ;
 Je vous crus mon ami.

L I S O I S.

Ces titres précieux
 Ont été jusqu'ici la regle de ma vie ;
 Mais vous, méritez-vous que je me justifie ?
 Apprenez qu'Amelie avoit touché mon cœur,
 Avant que de sa vie heureux libérateur,
 Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
 Sur tout par vos bienfaits, tant de droits de
 lui plaire.

Moi, plus soldat que tendre, & dédaignant
 toujours

Ce grand art de séduire inventé dans les Cours,
 Ce langage flatteur & souvent si perfide,
 Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide,
 Je lui parlai d'Himen; & ce nœud respecté,
 Resserré par l'estime & par l'égalité,

22 **LE DUC DE FOIX,**
Pouvait lui préparer des destins plus propices,
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
Hier avec la nuit, je vins dans vos ramparts,
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
Aujourd'hui j'ai revû cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes,
Et je me suis vaincu, sans rendre de combats;
J'ai fait valoir vos feux que je n'approuve pas.
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, & je me rends justice,
Et si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous; & je cours vous
vanger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'élève & m'humilie!
Ah! tu devais sans doute adorer Amélie;
Mais qui peut commander à son cœur enflammé!
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

L I S O I S.

J'aimais, & notre amour suit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter: mon ardeur m'est trop
chère.
Je t'admire avec honte; il le faut avouer.
Mon cœur....

L I S O I S.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer,
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.

Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
 Votre frere nourrit contre votre allié ;
 La suite , croyez-moi , peut en être funeste ;
 Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste ;
 Je prévois que bientôt on verra réunis
 Les débris dispersés de l'empire des lis.
 Chaque jour nous produit un nouvel adverfaire ;
 Hier le Béarnais , aujourd'hui votre frere.
 Le pur sang de Clovis est toujours adoré ,
 Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
 Les rameaux divisés & courbés par l'orage
 Plus unis & plus beaux soient notre unique
 ombrage.

Vous , placé près du trône , à ce trône attaché ,
 Si les malheurs des tems vous en ont arraché ,
 A des nœuds étrangers , s'il falut vous resoudre ,
 L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
 On pourrait balancer avec dextérité
 Des Maires du Palais la fière autorité ;
 Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie.....

LE DUC.

Je le souhaite au moins , mais crois tu qu'Amélie ,
 Dans son cœur amoli partagerait mes feux
 Si le même parti nous unissait tous deux ?
 Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

LISIS.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire ;
 Mais qu'important pour vous ses feux & ses
 desseins ?

Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?
 Lorsque le grand Clovis aux champs de la Tour-
 raine

Détruisit les vainqueurs de la grandeur Romaine ,
 Quand son bras arrêta dans nos champs inondés
 Des Ariens sanglants les torrents débordés ,

Tant d'honneurs étoient-ils l'effet de sa tendresse?
Sauva-t-il son pais pour plaire à sa maîtresse?

Mon bras contre un rival est prêt à vous servir;
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.

On connaît peu l'amour, on craint trop son
amorce,

C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force;
C'est nous qui sous son nom troubçons notre
repos,

Il est tyran du faible, esclave du Héros.

Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Sur le sang de nos Rois souffrirez-vous qu'il
regne?

Vos autres ennemis par vous sont abatus;
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

Le sort en est jetté, je ferai tout pour elle,
Il faut bien à la fin défarmer la cruelle.

Ses loix seront mes loix; son Roi sera le mien:
Je n'aurai de parti, de maître que le sien;
Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie.

Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir;
Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.

Je n'ai point de rival, j'avois tort de me plaindre;
Si tu n'est point aimé, quel mortel ai-je à craindre?

Qui pourrait dans ma Cour avoir poussé l'orgueil,
Jusqu'à laisser vers elle échaper un coup d'œil?

Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes;

Raison, gloire, intérêts, & tous ces droits au-
gustes

Des Princes de mon sang, & de mes souverains,
Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.

Du Roi puisqu'il le faut, soutenons la couronne,
La vertu le conseille, & la beauté l'ordonne.

Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,

Sceller tous les sermens que je fais à l'amour,
Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

LISOIS.

Souffrez donc près du Roi que mon zèle me guide,
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au Héros & non pas à l'amant ;
Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause,
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faiblesse, & rend grace à l'amour.

SCÈNE V.

LE DUC, LISOIS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, auprès des murs les ennemis
paraissent ;
On prépare l'assaut, le tems, les périls pressent :
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien ! cruels destins,
Vous l'emportez sur moi, vous trompez mes
desseins ;
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire,
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

LA victoire est à nous, vos soins l'ont assurée,
 Vous avez sçu guider ma jeunesse égarée.
 Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
 Et c'est à la grande ame à diriger mon bras.

L I S O I S.

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître
 Sera maître de tout, quand vous en ferez maître:
 Vous l'avez pû régler, & vous avez vaincu.
 Ayez dans tous les tems cette heureuse vertu:
 L'effet en est illustre autant qu'il est utile:
 Le faible est inquiet, le grand homme est tran-
 quille.

LE DUC.

Eh! l'amour est-il fait pour la tranquillité?
 Mais ce chef inconnu sur nos ramparts monté,
 Qui tint seul si long-tems la victoire en balance,
 Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,
 Que devient-il?

L I S O I S.

Seigneur, environné de morts,
 Il a seul repoussé nos plus puissans efforts.

Mais ce qui me confond & qui doit vous surprendre,

Pouvant nous échaper il est venu se rendre ;
Sans vouloir se nommer & sans se découvrir,
Il accusait le Ciel & cherchait à mourir.

Un seul de ses suivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable & le sort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel est donc, cher ami, ce chef audacieux
Qui cherchant le trépas se cachait à nos yeux ?
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable
Quand je l'ai combattu, le rendait respectable ?
Un je ne sçai quel trouble, en moi s'est élevé :
Soit que ce triste amour dont je suis captivé
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Pour la molle douceur de ses impressions ;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore en secret au cœur qui la trahie ;
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon
bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance
Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.
Mais ce sang des Français que nos mains font
couler,

Mais l'Etat, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles sentimens peuvent encor paraître :
Il est beau de donner la paix à votre Maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie & de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune ;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos
mains,

28 **LE DUC DE FOIX,**
Pourra servir lui-même à vos justes desseins :
De cet heureux moment saisissons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage,
Je la tiendrai : je vais de ce même moment
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent
La gloire, l'Himénée & la paix me couronnent ;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour & tout à l'amitié.

S C E N E I I.

LISOIS, VAMIR, EMAR *dans le fond du*
Théâtre.

L I S O I S.

JE me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène :
Un des siens l'accompagne ; il se soutient à peine,
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

V A M I R.

Où suis-je ? Où vais-je ? O Ciel !

L I S O I S.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,
Où l'on sçait respecter de braves ennemis :
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître ? & faut-il qu'on ignore
De quel grand prisonnier le Duc de Foix s'honore ?

V A M I R.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos
manis.

Souffrez qu'au Souverain de ce séjour funeste
Je puisse au moins cacher un sort que je déteste,
me faut-il des témoins encor de mes douleurs ?
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

L I S O I S.

Je ne vous presse point, Seigneur; je me retire,
Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.
Croiez que vous pouvez retrouver parmi nous
Un destin plus heureux & plus digne de vous.

S C E N E III.

V A M I R , E M A R.

V A M I R.

UN destin plus heureux! mon cœur en déses-
pere :
J'ai trop vécu.

E M A R.

Seigneur, dans un sort si contraire
Rendez graces au Ciel de ce qu'il a permis
Que vous soiez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

V A M I R.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de
son frère ?

E M A R.

Mais ensemble élevés dans des tems plus heurtés,
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

V A M I R.

Il m'aimait autrefois; c'est ainsi qu'on commence;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.
Il ne sçait pas encor ce qu'il me fait souffrir,
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

E M A R.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

V A M I R.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans
mon cœur;

Qu'un soin trop différent égara ma valeur!
Juste Ciel! est-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame allarmée?
Est-il vrai qu'Amélie après tant de sermens
Ait violé la foi de ses engagements?
Et pour qui? juste Ciel! Ô comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour, ô loix de la nature!
Liens sacrés des cœurs, êtes vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux sont sur moi réunis.
Frère injuste, cruel!

E M A R.

Vous disiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens qu'il vous enlève encore,
Amélie en effet est le plus précieux,
Qu'il n'avait jamais sçu le secret de vos feux.

V A M I R.

Elle le fait, l'ingrate; elle sçait que ma vie
Par d'éternels sermens à la sienne est unie;
Elle fait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique espérance.
Et je n'ai pû sur eux achever ma vengeance!
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu!
Il jouit des malheurs dont je suis confondu.
Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'en-
traîne?

La consolation trop funeste & trop vaine
De faire avant ma mort à ses traîtres appas
Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas!
Allons, je périrai, quoique le Ciel décide,
Fidèle au Roi mon maître & même à la perfide.

TRAGÉDIE. 31

Peut-être en apprenant ma constance & mon sort,
Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos sentimens, c'est lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre
maître !

SCÈNE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DUC.

CE mystère m'irrite, & je prétens savoir
Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir:
Il semble avec horreur qu'il détourne la vue

VAMIR.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu renduë !
Te verrai-je infidèle ! en quels lieux ! à quel prix !

LE DUC.

Qu'entends-je ? Et quels accens ont frappé mes
esprits ?

VAMIR.

M'as-tu pû m'éconnaître ?

LE DUC.

Ah Vamir ! ah mon frère,

VAMIR.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

Tu n'es plus que mon frère, & mon cœur te par-
donne,

Mais je te l'avouerai, ta cruauté m'étonne.

32 LE DUC DE FOIX,
Si ton Roi me poursuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

V A M I R.

Tu fais le malheur de ma vie:
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

L E D U C.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

V A M I R.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

L E D U C.

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon
courage.

Vamir, que je te plains!

V A M I R.

Je te plains davantage;
De haïr ton país, de trahir sans remords
Et le Roi qui t'aimait & le sang dont tu fors.

L E D U C.

Arrête, épargne-moi l'infâme nom de traître.
A cet indigne mot, je m'oublirais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
Je suis prêt de donner à nos tristes Provinces,
A la France sanglante, au reste de nos Princes,
L'exemple auguste & saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

V A M I R.

Toi, tu pourais....

L E D U C.

Ce jour qui semble si funeste
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

V A M I R.

Ce jour est trop horrible.

L E D U C.

Il va combler mes vœux:

VA-

VAMIR.

Comment?

LE DUC.

Tout est changé, ton frère est trop heureux.

VAMIR.

Je le crois : on disait que d'un amour extrême
Violent, effrené, (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

LE DUC.

J'aime : oui, la renommée a pû le publier ;
Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence.
Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(A sa suite.)

Allez, & dites-lui que deux malheureux frères
Jettés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendard,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(A Vamir.)

Né blâme point l'amour où ton frère est en proie :
Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

VAMIR.

Cruel ! ... elle vous aime ?

LE DUC.

Elle le doit du moins :

Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins,
Il n'en est plus, je veux que rien ne nous sépare.

VAMIR.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Écoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
Me connois-tu ? Sais-tu ce que j'osais tenter ?
Dans ces funestes lieux fais-tu ce qui m'amène ?

LE DUC.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

A M E L I E.

Ciel ! qu'est-ce que je vois ? Je me meurs !

L E D U C.

Ecoutez :

Mon bonheur est venu de nos calamités,
 J'ai vaincu ; je vous aime, & je retrouve un frère ;
 Sa présence à mes yeux vous rend encor plus
 chère,

Et vous, mon frère, & vous ; soyez ici témoins,
 Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.

Ce que votre reproche ou bien votre prière,
 Le généreux Lisois, le Roi, la France entière,
 Demanderaient ensemble & qu'ils n'obtien-
 draient pas,

Soumis & subjugué, je l'offre à ses appas.
 De l'ennemi des Rois vous avez craint l'hommage.
 Vous aimez ; vous servez une Cour qui m'outrage.
 Eh bien ! il faut céder ; vous disposez de moi ;
 Je n'ai plus d'alliés, je suis à votre Roi.

L'amour, qui, malgré vous, nous a faits l'un
 pour l'autre,

Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
 Vous, courez, mon cher frère, allez de ce mo-
 ment

Annoncer à la Cour un si grand changement.
 Soyez libre, partez ; & de mes sacrifices
 Allez offrir au Roi les heureuses prémices.
 Puissai-je à ses genoux présenter aujourd'hui

Celle qui m'a domté, qui me ramène à lui,
Qui d'un Prince ennemi fait un sujet fidèle,
Changé par les regards & vertueux par elle!

V A M I R (à part.)

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler.
Prononcez notre arrêt, Madame; il faut parler.

L E D U C.

Eh! quoi, vous demeurez interdite & muette?
De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à
genoux?

Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous.
Un mot peut me l'ôter: la fin m'en fera chère;
Je vivais pour vous seule, & mourrai pour
vous plaire.

A M E L I E.

Je demeure éperdue, & tout ce que je vois
Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.
Ah! Seigneur, si votre ame en effet attendrie
Plaint le sort de la France & chérit la patrie,
Un si noble dessein, des soins si vertueux
Ne seront point l'effet du pouvoir de mes yeux:
Ils auront dans vous même une source plus pure.
Vous avez écouté la voix de la nature;
L'amour a peu de part où doit regner l'honneur.

L E D U C.

Non, tout est votre ouvrage, & c'est là mon
malheur.

Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi; n'importe.
Dussai-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel est prêt, venez.

V A M I R.

Vous osez!

Non, Seigneur,
 Avant que je vous cède, & que l'Hymen nous lie,
 Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
 Le sort met entre nous un obstacle éternel.
 Je ne puis être à vous.

L E D U C.

Vamir! ingrate! ah! Ciel!
 C'en est donc fait! Mais non; mon cœur lait
 se contraindre.

Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre,
 Je vous rends trop justice: & les réductions
 Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
 L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le faisisse,
 Ce poison préparé des mains de l'artifice,
 Sont les effets d'un charme aussi trompeur que
 vain,

Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
 Je suis libre par vous; cet art que je déteste:
 Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste:
 Et je ne prétens pas, indignement épris,
 Rougir devant mon frère & souffrir de mépris.
 Montrez-moi seulement ce rival qui se cache,
 Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.
 Je vous dédaigne assez tous deux, pour vous unir;
 Perfide; & c'est ainsi que je dois vous punir.

A M E L I E.

Je devais seulement vous quitter & me taire;
 Mais je suis accusée, & m'a gloire m'est chère,
 Votre frere est présent! & mon honneur blessé
 Doit repousser les traits dont il est offensé.
 Pour un autre que vous ma vie est destinée;
 Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée:
 Oui, j'aime, & je serais indigne devant vous
 De celui que mon cœur s'est promis pour époux:

Indigne de l'aimer, si par ma complaisance
 J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
 Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
 Comme un bien de conquête & qui n'est plus
 à moi.

Je vous devais beaucoup; mais une telle offense
 Ferme à la fin mon cœur à la reconnoissance.
 Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front
 A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
 J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
 Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
 J'ai rejeté vos vœux que je n'ai point bravés.
 J'ai voulu votre estime; & vous me la devez.

LE DUC.

Je vous dois ma colére; & sachez qu'elle égale
 Tous les emportemens de mon amour fatale.
 Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,
 Que Vamir fut présent & me vit immoler?
 Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
 Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
 Si .. Mais il n'a point vû vos funestes appas,
 Mon frère trop heureux ne vous connoissait pas;
 Nommez donc mon rival; mais gardez-vous de
 croire

Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
 Je vous trompais; mon cœur ne peut feindre
 long-tems:

Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans,
 Et ma main sur sa cendre à votre main donnée
 Va tremper dans le sang les flambeaux d'Himénée,
 Je sai trop qu'on a vû, lâchement abusés,
 Pour des mortels obscurs des Princes méprisés;
 Et mes yeux perceront dans la foule inconnue
 Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

V A M I R.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser?

LE DUC DE FOIX,
LE DUC.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?

Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
Tremblez.

V A M I R.

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'a livré.
J'ai forcé trop long-tems mes transports au silence :
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance.

Connais un désespoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

LE DUC.

Toi, cruel ! toi Vamir !

V A M I R.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrète à joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pû m'attacher
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
Par tes égaremens juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux, dans ce sang dont
je fors,
L'excès des passions qui dévorent une ame ;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flâme,
Mon frère est mon rival & je l'ai combattu.
J'ai fais taire le sang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime.
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,

Ni le peu de soldat que j'avais pour secours,
Ni le lieu, ni le tems, ni surtout ton courage;
Je n'ai vû que ma flamme & ton feu qui m'ou-
trage.

L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié,
Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié:
Aussi bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux, je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse
Traine aux pieds des autels ta sœur & mon
épouse.

Frappe, dis-je: oses-tu?

LE DUC.

Traître, c'en est assez,
Qu'on l'ôte de mes yeux: soldats, obéissez.

A M E L I E.

Non, demeurez, cruel! Ah! Prince, est-il pos-
sible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
Seigneur!

V A M I R.

Vous le prier? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le; il vous offense, il a trahi son Roi.
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-
même,
Je suis vengé de toi: l'on te hait, & l'on m'aime.

A M E L I E.

Ah, cher Prince! ah Seigneur, voiez à vos ge-
noux. . .

LE DUC.

Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-
vous.

LE DUC DE FOIX,
 Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure
 Sont un nouveau poison versé sur ma blessure;
 Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé.
 Mais, perfide, croiez que je mourrai vengé.
 Adieu, si vous voiez les effets de ma rage,
 N'en accusez que vous; nos maux sont votre
 ouvrage.

A M E L I E.

Je ne vous quitte pas; écoutez-moi, Seigneur.

L E D U C.

Eh bien! achevez donc de déchirer mon cœur:
 Parlez.

S C E N E VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS.

L I S O I S.

J'Allais partir: un peuple téméraire
 Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
 Le désordre est par tout, vos soldats consternés
 Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;
 Et pour comble de maux, vers la ville alarmée,
 L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

L E D U C.

Allez, cruelle, allez; vous ne jouirez pas
 Du fruit de votre haine & de vos attentats:
 Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître,
 Dangeffe, suivez-la... (*A Lisois.*) Vous, veillez
 sur ce traître.

SCÈNE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

LE seriez-vous ? Seigneur ; auriez-vous démenti
Le sang de ces Héros dont vous êtes sorti ?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre & ceux de la nature ?
Un Prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

VAMIR.

Non : mais suis-je réduit à me justifier ?
Lisois, ce peuple est juste ; il t'apprend à connaître
Que mon frère est rébelle & qu'il trahit son maître.

LISOIS.

„ Ecoutez ; ce serait le comble de mes vœux
„ De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
„ Je vois avec regret la France désolée,
„ A nos dissensions la nature immolée,
„ Sur nos communs débris l'Africain élevé,
„ Menaçant cet Etat par nous-même énervé.
„ Si vous avez un cœur digne de votre race,
„ Faites au bien public servir votre disgrâce.
Eh bien, rapprochez-les, unissez-vous à moi
Pour calmer votre frère & fléchir votre Roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

Ne vous en flatez pas, vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

Et quel est-il, Seigneur ?

VAMIR.

Ah ! reconnais l'amour.
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

LISOIS.

Ciel ! faut-il voir ainsi par des caprices vains
Anéantir le fruit des plus nobles desseins !
L'amour subjuguier tout ! les cruelles faiblesses
Du sang qui le révolte étouffer les tendresses !
Des frères se haïr, & naître en tous climats
Des passions des Grands le malheur des Etats !
Prince, de vos amours laissons-là le mystère.
Je vous plains tous les deux, mais je sers votre
frère.

Je vais le seconder ; je vais me joindre à lui,
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle,
Je vois les passions plus puissantes que moi :
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Je lui dois mon secours ; je vous laisse & j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole ;
Elle me suffira.

VAMIR.

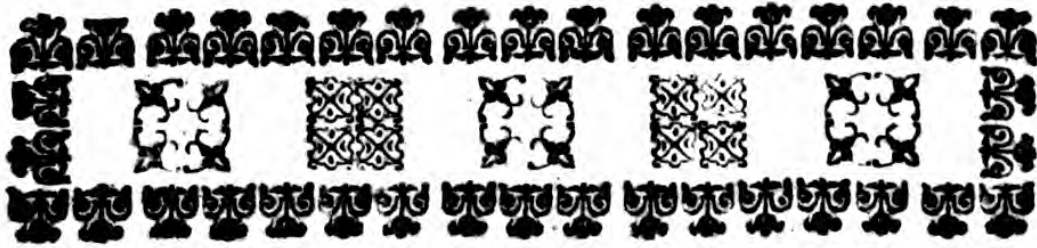
Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,

Je voudrais de ce pas porter la sienne au Roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux,
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

VAMIR, AMÉLIE, EMAR.

AMÉLIE.

Quelle suite, grand Dieu, d'affreuses desti-
nées!

Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchaînées!
Un orage imprévu m'enlève à votre amour:
Un orage nous joint : & dans le même jour,
Quand je vous suis rendue, un autre nous sépare!
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir ; je pars, & vous restez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas sont arrêtés.
Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :
Je peux mourir pour vous, & je ne peux vous
suivre.

AMÉLIE.

Vous l'osâtes combattre, & vous n'osez le fuir.

LE DUC DE FOIX,

V A M I R.

L'honneur est mon tyran : je lui dois obéir.
 Profitez du tumulte où la Ville est livrée.
 La retraite à vos pas déjà semble assurée.
 On vous attend : le Ciel a calmé son courroux :
 Espérez

A M E L I E.

Et que puis-je espérer loin de vous ?

V A M I R.

Ce n'est qu'un jour.

A M E L I E.

Ce jour est un siècle funeste.
 Rendez vains mes soupçons, Ciel vangeur que
 j'atteste !
 Seigneur, de votre sang le Maure est altéré.
 Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?
 Il aime en furieux ; mais il hait plus encore.
 Il est votre rival & l'Allié du Maure.
 Je crains

V A M I R.

Il n'oserait . . .

A M E L I E.

Son cœur n'a point de frein.
 Il vous a menacé : menace-t'il en vain ?

V A M I R.

Il tremblera bientôt : le Roi vient, & nous vange.
 La moitié de ce Peuple à ses drapeaux se range,
 Allez, si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
 Des foudres allumés grondans autour de nous,
 Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
 Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable.

Mais redoutez encor mon rival furieux :
 Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux ,
 Cet amour méprisé se tournerait en rage.
 Fuyez la violence : évitez un outrage
 Qu'il me faudrait laver de son sang & du mien ,
 Seul espoir de ma vie & mon unique bien ,
 Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste ;
 Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.
 Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.

A M E L I E.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés !

V A M I R.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu
 mon frère.

Que dis-je ? mon appui lui devient nécessaire.
 Son captif aujourd'hui, demain son bienfaiteur,
 Je pourrai de son Roi lui rendre la faveur.
 Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.
 Arrachez-vous sur-tout à son fatal Empire.
 Songez que ce matin vous quittiez les Etats.

A M E L I E.

Ah ! je quittais des lieux que vous n'habitez pas.
 Dans quelque azile affreux que mon destin
 m'entraîne,

Vamir, j'y porterai mon amour & ma haine.
 Je vous adorerai dans le fond des déserts,
 Au milieu des combats, dans l'exil, dans les
 fers,
 Dans la mort que j'attends de votre seul ab-
 sence.

V A M I R.

C'en est trop : vos douleurs ébranlent ma con-
 stance.

Vous avez trop tardé. Ciel ! quel tumulte affreux !

S C E N E I I.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX,
GARDES.

LE DUC.

JE l'entends; c'est lui-même. Arrête, malheureux.

Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

VAMIR.

Il ne te trahit point; mais il t'offre sa tête.

Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.

Va, ne perds point du tems : le Ciel arme un vengeur.

Tremble; ton Roi s'approche : il vient, il va paraître;

Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton maître.

LE DUC.

Il pourra te vanger, mais non te secourir;

Et ton sang...

AMELIE.

Non, cruel; c'est à moi de mourir.

J'ai tout fait; c'est par moi que ta garde est séduite.

J'ai gagné tes Soldats. J'ai préparé ma fuite.

Punis ces attentats & ces crimes si grands,

De sortir d'esclavage & de fuir les tyrans :

Mais respecte ton frère, & sa femme, & toi-même.

Il ne t'a point trahi : c'est un frère qui t'aime.

Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.

Quel crime a-t'il commis, cruel, que de m'aimer?

L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable?

LE DUC.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinés.
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains
si chères.

Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères!
Vous pleurez; mais vos pleurs ne peuvent me
tromper.

Je suis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor: le tems, le péril presse.
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel.
Voilà ma main, venez: sa grace est à l'autel.

A M E L I E.

Moi, Seigneur?

LE DUC.

C'est assez.

A M E L I E.

Moi, que je le trahisse?

LE DUC.

Arrêtez... répondez...

A M E L I E.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périsse.

V A M I R.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats.
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas.
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des mains de ce barbare:
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais
pour vous.

LE DUC.

Qu'on l'entraîne à la Tour; allez, qu'on m'obéisse.



SCENE III.

LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

Vous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice ?
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir ?
Quoi ! voulez-vous ?

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime ;
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
Laissez-moi : votre vûe augmentè mon supplice.

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOISIS

AMELIE (à Lisois.)

AH ! je n'attends plus rien que de votre justice :
LISOIS, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC,

Gardes-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

J'atteste ici le Ciel.

LE DUC.

Eloignez de ma vue ;
Amis,

Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

A M E L I E.

Va, tyran, c'en est trop : va, dans mon désespoir,

J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.

J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,

Qu'une femme du moins en serait respectée.

L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;

Tygre, je t'abandonne à toute ta fureur.

Dans ton féroce amour immole tes victimes ;

Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes ;

Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir.

Par ton juste supplice il va tous nous unir.

Tombe avec tes ramparts, tombe & pèris sans gloire ;

Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,

A tes feux, à ton nom justement abhorrés,

La haine & le mépris que tu m'as inspirés.

S C E N E V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

Oui, cruelle ennemie & plus que moi farouche,

Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.

Que la main de la haine, & que les mêmes coups

Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

L I S O I S.

Il ne se connaît plus : il succombe à sa rage.

L E D U C.

Eh bien ! souffriras-tu ma honte & mon outrage ?

Le tems presse : veux-tu qu'un rival odieux

Enleve la perfide & l'épouse à mes yeux ?

D

50 LE DUC DE FOIX,
Tu crains de me répondre. Attends-tu que le
traître
Ait soulevé le peuple, & me livre à son Maître ?

L I S O I S.

Je vois trop en effet que le parti du Roi
Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
De la sédition la flâme réprimée
Vit encor dans les cœurs en secret rallumée.

L E D U C.

C'est Vamir qui l'allume : il nous a trahi tous.

L I S O I S.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous.
La suite en est funeste, & me remplit d'allarmes,
Dans la plaine déjà les Français sont en armes ;
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrus.

L E D U C.

Eh bien, que faut-il faire ?

L I S O I S.

Les prévenir, dompter l'amour & la colére.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête.
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête ?
Vous vouliez ce matin par un heureux traité
Appaiser avec gloire un Monarque irrité.
Ne vous rebutez pas ; ordonnez, & j'espère
Seigneur en votre nom cette paix salutaire.
Mais s'il vous faut combattre & courir au trépas,
Vous sçavez qu'un ami ne vous survivra pas.

L E D U C.

Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre.

TRAGÉDIE.

Vis, pour servir ma cause & pour venger ma
cendre.

Mon destin s'accomplit, & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver;
Mais je la veux terrible, & lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

L I S O I S.

Comment? de quelle horreur vos sens sont
possédés!

L E D U C.

Il est dans cette tour où vous seul commandez;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire...

L I S O I S.

De qui me parlez-vous, Seigneur? de votre frère!

L E D U C.

Non: Je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre & qui m'a tout ravi.
Le Maure attend de moi la tête du parjure.

L I S O I S.

Vous leur avez promis de trahir la nature?

L E D U C.

Dès long-tems du perfide ils ont proscriit le sang!

L I S O I S.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

L E D U C.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère!
J'obéis à ma rage, & veux la satisfaire,
Que m'importent l'Etat & mes vains alliés?

L I S O I S.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez,

D 2

52 **LE DUC DE FOIX,**
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

L E D U C.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux, bien digne de pitié;
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié.
Allez, je puis encor dans le sort qui me presse
Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse.
D'autres me serviront & n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

L I S O I S. *après un long silence.*

Non ; j'ai pris mon parti : soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous
trahisse ,

Vamir est criminel : vous êtes malheureux.

Je vous aime ; il suffit : Je me rends à vos vœux.

Je vois qu'il est des tems pour les partis extrêmes,
Que les plus saints devoirs peuvent le taire eux-
mêmes.

Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi
Dans de pareils momens vous éprouviez la foi ;
Et vous reconnaîtrez avec succès de mon zèle,
Si Lisois vous aimait & s'il vous fut fidèle.

L E D U C.

Je te retrouve enfin dans mon adversité :
L'Univers m'abandonne, & toi seul m'es resté.
Tu ne souffrira pas que mon rival tranquille
Insulte impunément à ma rage inutile.
Qu'un ennemi vaincu maître de mes Etats,
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

L I S O I S.

Non, mais en vous rendant ce malheureux ser-
vice,

Prince, je vous demande un autre sacrifice.

TRAGÉDIE,
LE DUC.

53

Parle.

L I S O I S.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux
Protecteur insolent commande sous mes yeux :
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger, fans être son esclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un
appui ?

Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui ?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite :
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder,
Jusqu'au dernier moment, je veux seul com-
mander.

L E D U C.

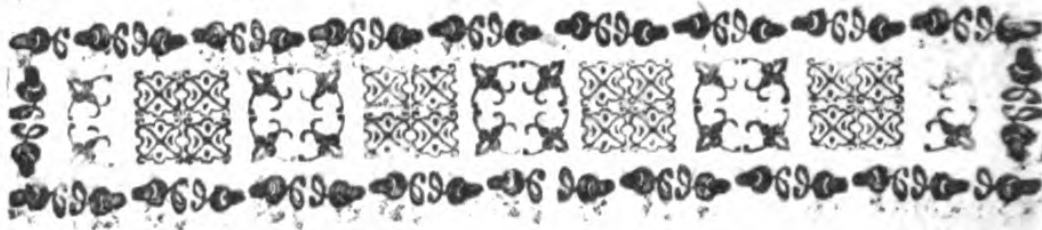
Oui, pourvu qu'Amélie au désespoir réduite
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
Ma douleur se repaisse à mes derniers momens ;
Tout le reste est égal, & je te l'abandonne.
Prépare le combat : agit, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend :
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?
Périssent ainsi que moi, ma funeste mémoire !
Périssent avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival.

L I S O I S.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir.
Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.

D 3



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, UN OFFICIER
DES GARDES.

LE DUC.

O Ciel! me faudra-t-il de momens en momens
Voir & des trahisons & des soulevemens!
Et bien, de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vû: leur foule est dispersée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'opprimant aujourd'hui,
Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Que fait Lisois?

L'OFFICIER.

Seigneur, sa prompte vigilance
A partout des ramparts assuré la défense.

LE DUC.

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené
Va-t'il exécuter l'ordre que j'ai donné?

TRAGÉDIE.
L'OFFICIER.

55

Oui, Seigneur, & déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & sûr va remplir ma vengeance ;
Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté :
Il a vû ma fureur avec tranquillité.
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise :
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit
mise.

Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux.
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle.
Ayez la même audace avec le même zèle,
Imitez votre maître, & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(Il reste seul.)

Eh bien, c'en est donc fait : une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui ? moi, je tremblerais des coups qu'on va
porter,

J'ai chéri la vengeance & ne puis la goûter.
Je frissonne : une voix gémissante & levée,
Crie au fond de mon cœur, arrête, il est ton
frère.

Ah ! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints ; Vamir fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendresses passées ?
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sen-
timens !

Que de fois partageant mes naissantes allarmes,
D'une main fraternelle essuia-t'il mes larmes ?
Et c'est moi qui l'immole, & cette même main

56 **LE DUC DE FOIX,**
 D'un frère que j'aimais déchirerait le sein ?
 O passion funeste ! ô douleur qui m'égare !
 Non je n'étais point né pour devenir barbare.
 Je sens combien le crime est un fardeau cruel ;
 Mais que dis-je ? Vamir est le seul criminel.
 Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie :
 Il m'enleve l'objet dont dépendait ma vie.
 Ah ! de mon désespoir injuste & vain transport ?
 Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort ?
 Hélas malgré le tems, & la guerre & l'absence,
 Leur tranquille union croissait dans le silence.
 Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
 Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
 Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère.
 Il me trompe, il me hait, n'importe : il est mon
 frère,
 C'est à lui seul de vivre, on l'aime, il est heureux :
 C'est à moi de mourir ; mais mourons généreux.
 La pitié m'ébranlait : la nature décide.
 Il en est tems encor, préviens, &c.

S C E N E II.

LE DUC DE FOIX, L'OFFICIER
LE DUC.

Préviens un parricide,
 Ami, vole à la tour. Que tout soit suspendu :
 Que mon frère....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'allarmes-tu ?

Cours, obéis,

L'OFFICIER.

J'ai vû, non loin de cette porte,
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte :
C'est Lisois qui l'ordonne, & je crains que le
fort.....

LE DUC.

Qu'entens-je..... malheureux! ah Ciel, mon
frère est mort :
Il est mort, & je vis, & la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé la perte?
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
O Ciel, autour de moi que j'ai creusé d'abîmes!
Que l'amour m'a changé! qu'il me coûte de
crimes?
Le voile est déchiré : je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu?
Ah! Vamir! ah mon frère! ah jour de ma ruine;
Je sens que je t'aimais, & mon bras t'assassine!
Quoi mon frère!

L'OFFICIER.

Amélie avec empressement,
Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance.
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence;
Mais non, d'un parricide elle doit se vanger;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger.
Qu'elle entre : ah! je succombe & je ne vis plus
qu'à peine.

S C E N E III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

VOUS l'emportez, Seigneur ; & puisque
votre haine,

(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
Ces affreux sentimens que vous nommez amour ;)
Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste Hyménée ;
Mon choix est fait, Seigneur, & je me donne
à vous.

A force de forfaits vous êtes mon époux.
Brisez les fers honteux dont vous chargé un frère
De vos murs sous ses pas abaissez la barrière.
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris :
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix :
Je vous épargne un crime, & suis votre conquête.
Commandez, disposez, ma main est toute prête.
Sachez que cette main que vous tyrannisez
Punira la faiblesse où vous me réduisez.
Sachez qu'au temple même où vous m'allez
conduire...

Mais vous voulez ma foi : ma foi doit vous suffire.
Allons... eh quoi ! d'où vient ce silence affecté !
Quoi ! votre frère encor n'est point en liberté !

LE DUC.

Mon frère ?

AMELIE.

Dieu puissant, dissipez mes allarmes.

Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes.

LE DUC.

Vous demandez sa vie !

AMELIE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?

Vous qui m'aviez promis . . .

LE DUC.

Madame, il n'est plus tems.

AMELIE.

Il n'est plus tems ? Vamir !

LE DUC.

Il est trop vrai , cruelle.

Oui : l'amour a conduit cette main criminelle :

Lisois , pour mon malheur , a trop sçu m'obéir.

Ah ? revenez à vous , vivez pour me punir.

Frappez : que votre main contre moi ranimée

Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée ,

Un cœur dénaturé qui n'entend que vos coups

Oui , j'ai tué mon frère , & l'ai tué pour vous.

Vengez sur un coupable indigne de vous plaire ,

Tous les crimes affreux que vous m'avez fait

faire.

AMELIE.

(*Se jettant entre les bras de Taïse.*)

Vamir est mort , barbare ?

LE DUC.

Oui , mais c'est de ta main ,

Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMELIE (*soutenue par Taïse & presque évanouie.*)

Il est mort ?

LE DUC.

Ton reproche

AMELIE.

Epargne ma misère.

LE DUC DE FOIX;
 Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
 Va, porte ailleurs ton crime & ton vain repentir.
 Laisse-moi l'adorer, l'embrasser & mourir.

LE DUC.

Ton horreur est trop juste. Eh bien, chère
 Amélie,
 Par pitié, par vengeance arrache-moi la vie.
 Je ne mérite pas de mourir de tes coups.
 Que ta main les conduise....

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS;

LISOIS. *On le désarme.*

AH! Ciel, que faites-vous ?

LE DUC.

Laisse-moi me punir, & me rendre justice,

AMELIE (*à Lisois.*)

Vous d'un assassinat vous êtes le complice ?

LE DUC.

Ministre de mon crime, as-tu pû m'obéir.

LISOIS.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

LE DUC.

Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
 A cent fois de mes sens combattu la faiblesse;

Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits ,
 Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits !
 Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère.

L I S O I S.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
 Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
 Du soin de vous venger charger une autre main ?

L E D U C.

L'amour, le seul amour de mes sens toujours
 maître,
 En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être ;
 Mais toi, dont la sagesse & les réflexions
 Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
 Toi dont j'avois tant craint l'esprit ferme &
 rigide,
 Avec tranquillité permettre un parricide ?

L I S O I S.

Eh bien, puisque la honte avec le repentir,
 Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
 D'un si juste remords ont pénétré votre ame ;
 Puisque malgré l'excès de votre aveugle flâme ;
 Au prix de votre sang vous voudriez laver
 Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver.
 Je peux donc m'expliquer : je peux donc vous
 apprendre,
 Que de vous-même enfin Lisois fait vous dé-
 fendre.
 Connaissez-moi, Madame, & calmez vos dou-
 leurs.

(Au Duc)

(à Amélie.)

Vous, gardez vos remords ; & vous, séchez vos
 pleurs.

Que ce jour à tous trois soit un jour salulaire,
 Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.

(Le Théâtre s'ouvre, Vamir paraît.)

SCENE V. ET DERNIERE.

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

A M E L I E.

Qui? vous!

L E D U C.

Mon frère?

A M E L I E.

Ah Ciel!

L E D U C.

Qui l'aurait pû penser?

V A M I R (*s'avancant du fond du Théâtre.*)

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

L E D U C.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur
l'oublie.

A M E L I E.

Lisois; digne Héros qui me donne la vie!...

L E D U C.

Il la donne à tous trois.

L I S O I S.

Un indigne assassin

Sur Vamir à mes yeux avait levé la main.
J'ai frappé le barbare, & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,

J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

Après ce grand exemple & ce service infigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre
digne.

Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi;
Mes yeux couverts d'un voile & baissés devant toi
Craignent de rencontrer & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

Tous deux auprès du Roi nous voulions te servir.
Quel est ton dessein? parle.

LE DUC.

De me punir;
De nous rendre à tous trois une égale justice;
D'expier devant vous par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'adorais Amélie, & ma haine cruelle
Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.
Lisais fait à quel point j'adorais ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas.
Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus, & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
Aimez-vous; mais au moins, pardonnez-moi
tous deux.

VAMIR.

Ah! ton frère à tes pieds digne de ta clémence
Egale tes bienfaits par sa reconnaissance.

A M E L I E.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux.
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

L E D U C.

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs & mes pertes.

Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(*A Vamir.*)

Je suis en tout ton frère; & mon ame attendrie
Imite votre exemple & chérit sa patrie.

Allons apprendre au Roi pour qui vous combattez,

Mon crime, mes remords & vos félicités.

Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,

Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle;

Et vous faire oublier, après tant de tourmens,

A force de vertus, tous mes égaremens.

Fin du cinquième & dernier Acte.

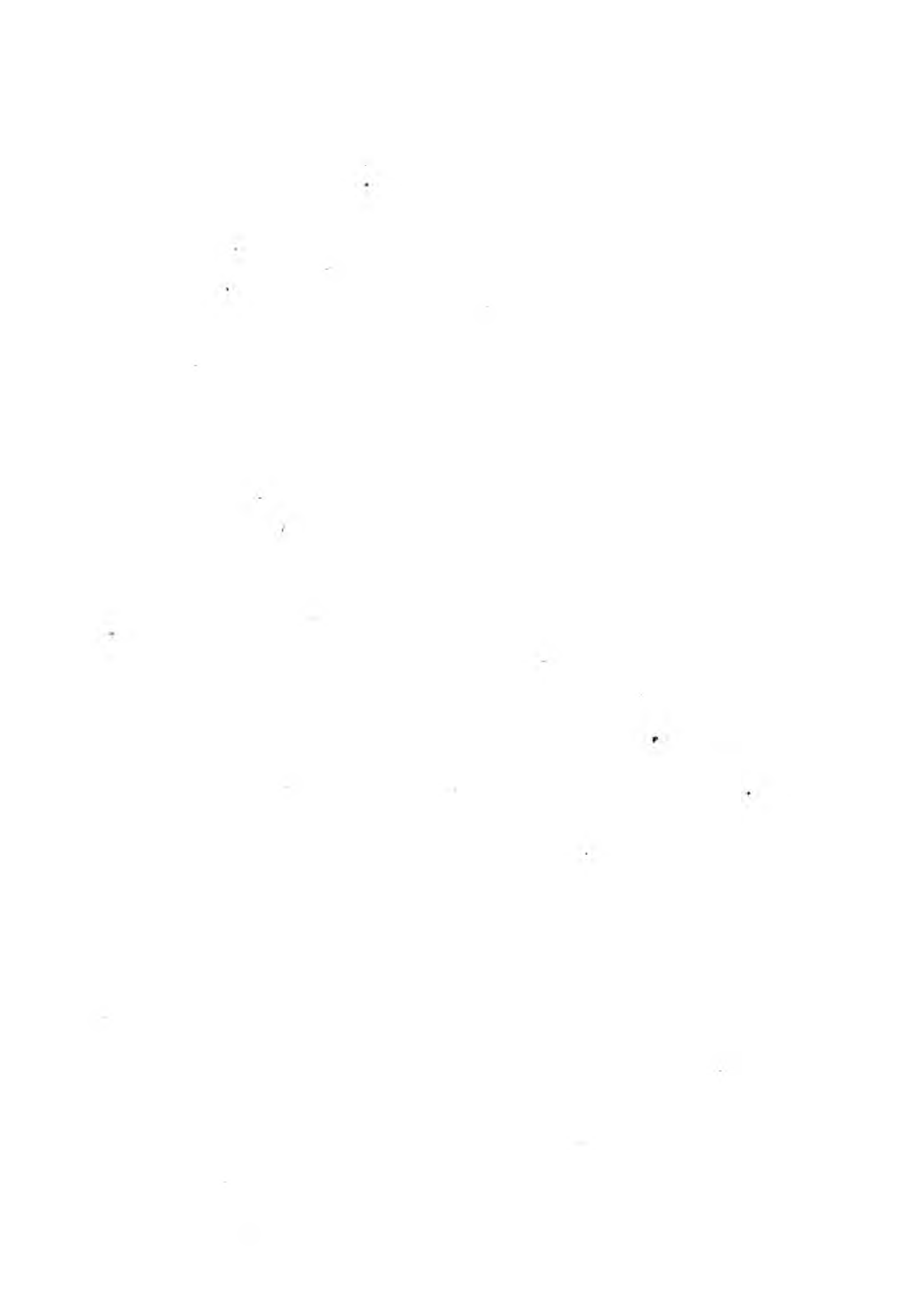
A P P R O B A T I O N.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier
une Tragédie qui a pour titre *le Duc de Foix*;
& je crois que l'on peut en permettre l'impression.
Ce 6. Decembre 1752.

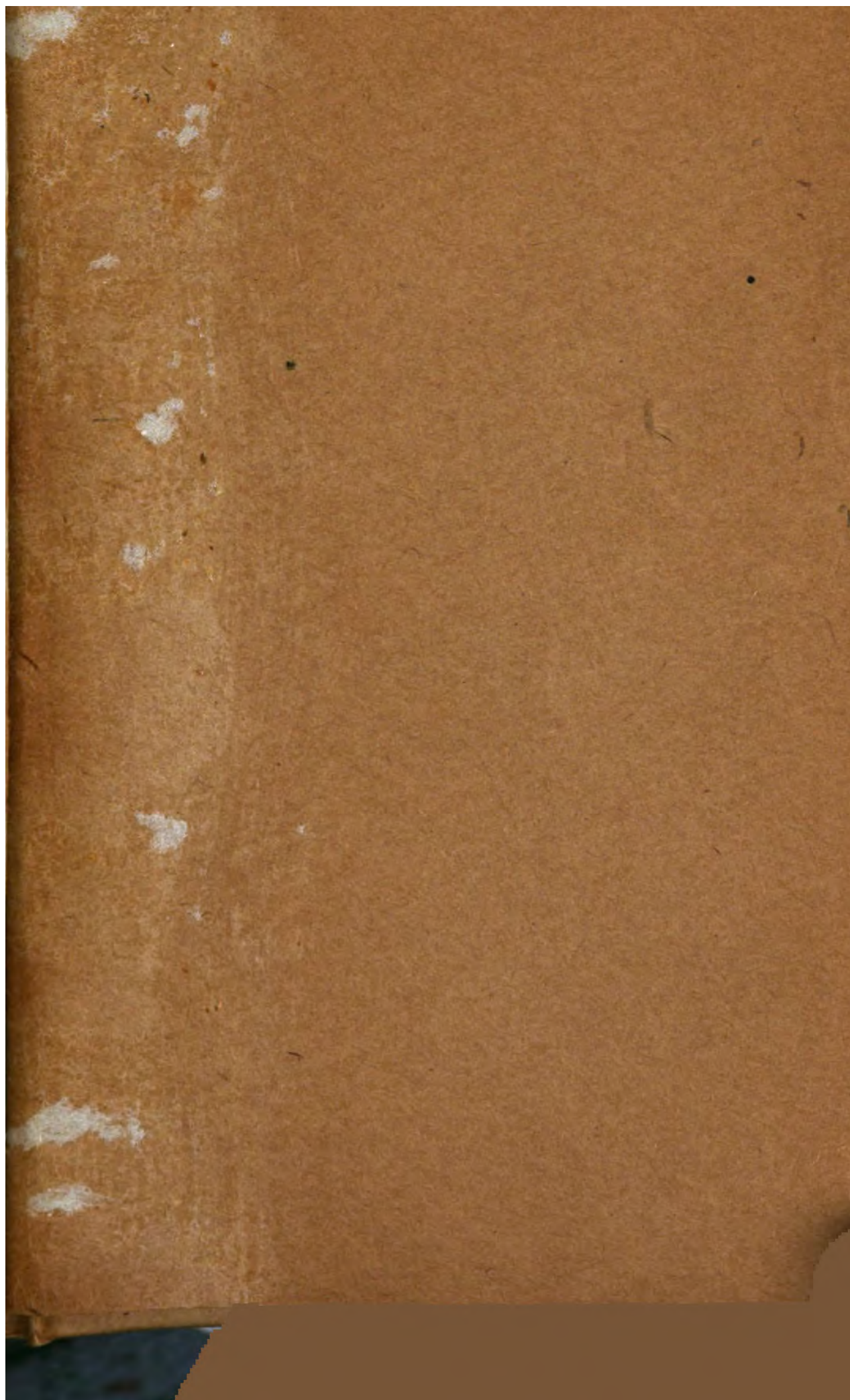
CREBILLON.



74753990







① 198.10



